

Bruno PACCHIELE

Les Couleurs de l'Espoir

ISBN : 979-10-227-8667-6

© Bruno Pacchiale

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.*

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

CHAPITRE 1

Ma vie n'est que mensonge. Depuis mes six ans et la mort prématurée de ma mère, le hasard et les contingences se sont ligués pour me contraindre à ne devenir qui je suis qu'au prix de duperies qui ont engagé chacun de mes mouvements et perverti mon âme, au point que, dissimuler et feindre me sont aujourd'hui les plus naturels du monde, et c'est me montrer sous mon vrai jour qui me semblerait étrange et digne de suspicion...

C'est à quoi je songe en me rendant à pied de ma cellule du couvent de San Marco à l'Ospedale degli Innocenti où j'enseigne depuis trois semaines à de jeunes orphelines déshéritées, les rudiments du dessin et de la couleur.

J'aurais pu, j'aurais dû, être comme elles. Et si tel avait été mon sort, je n'aurais pas eu le plaisir de peindre autrement qu'à titre de dédommagement, par indulgence, qu'un protecteur un peu plus libéral aurait aimablement toléré.

Je suis Fra Rafaëlo, de l'école de Maître Brunelli, et mes retables éclairent les chapelles privées de nobles familles florentines, à côté du Christ de Mantegna, des saints de Filippo Lippi et des vierges d'Angelico.

Je traverse la Piazza della Santissima Annunziata, dans la lumière du milieu de cet après-midi d'avril, monte la douzaine de marches, mon carquois à crayons en bandoulière, un

carton à dessins sous le bras, et je longe l'enfilade d'arcades, sous la galerie ponctuée des médaillons blancs sur fond azur de Della Robbia.

En attendant que la sœur dévolue aux visites vienne m'ouvrir, je me souviens... la maladie de ma mère, son visage émacié, les soins qu'elle ne pouvait recevoir parce que nous nous cachions, déjà ; le matin où mon père me confia à ma tante, celui où il revint me chercher, seul... ; La fuite à travers la France, des semaines durant, les larmes qu'il fallait taire, la faim, rarement, car des compagnons orfèvres comme mon père, qui tenaient l'art pour un ciment plus fort que l'acide des haines religieuses, nous accueillirent et nous aidèrent autant qu'il était en leur pouvoir.

L'arrivée à Florence, enfin, où mon père, par sa réputation et son grand talent, trouva aisément à s'employer. Florence en 1580, pour un enfant fou de peinture, restait un rêve !

Je le suivais sur ses chantiers, j'épiais avidement les maîtres toscans avec leurs regards fiévreux sur les échafaudages, les assistants qui balayaient, ramenaient les gourdes d'eau, broyaient parfois les couleurs, courant sans cesse, sans cesse rabroués, indispensables et obscurs, dont seuls deux ou trois dans toute la cité, auraient peut-être un jour leurs propres aides.

Cinq mois après notre arrivée, mon père reçut une lettre, et décida de retourner en France.

La veille de notre départ, il m'emmena chez Maître Brunelli, chez qui, je crois, il avait une commande en cours. Il était tard. Pendant qu'il discutait avec l'artiste, je l'oubliai, vagabondant dans l'atelier désert, avide de tout connaître, de tout voir, mes doigts brûlant de ne pouvoir toucher, caresser les esquisses, les fresques inachevées, plonger dans les pigments précieux, serrant mes poings dans mon dos.

On me fait venir.

- Comment s'appelle votre fils, maître ? Je cherche un apprenti, et il a l'air intéressé. Si vous êtes d'accord, je le prendrai à l'essai, et nous verrons...

Mon père me regarde, blêmit, reçoit ma supplication muette, et finit par dire d'une voix étouffée:

- Il s'appelle... Raphaël...

Dès cet instant, je sais que mon sort est scellé, que ce premier mensonge augure d'une vie de subterfuges, mais une vie toute entière consacrée à la peinture, et la crainte de l'un se mêle à l'exaltation de l'autre, dans un inextricable dédale d'émotions contradictoires, qui ne cesseront d'être mon lot.

Mon père secoue la tête :

- Ne pleure pas, mon enfant... Je t'écirai. Et quand tu auras fini ton apprentissage, tu me retrouveras. Il fallait bien que ça arrive: tu as reçu ton prénom en hommage au divin Sanzio. Dieu a voulu t'accorder les mêmes dons, je pense. Demain, nous irons voir une de ses œuvres, puis je t'emmènerai chez Maître Brunelli.

Après... Après, ce sont les années de feu... La servitude, l'ambition, le silence et la clandestinité. La réussite... si tout sacrifier pour jeter de la couleur sur une toile peut se nommer ainsi. Et aujourd'hui, cet habit usurpé, et le nom de mon père, le huguenot persécuté, trahi une nouvelle fois. La soutane dominicaine, moi qui n'ai de sacerdoce que la lumière ricochant sur le mur, de religion que le pinceau métamorphosant le papier...

Si j'y ai laissé une part de mon âme ? Le doute est un luxe que j'avais occulté jusqu'à ces derniers jours, jusqu'à cette brèche fortuite que la rencontre de mes jeunes élèves et le partage avec elles, d'émotions dénuées de toute hypocrisie, a ouvert soudain dans mon parcours. Avec l'une d'elle, surtout...

Avant-hier, je n'ai vu que l'absence de Marie, et la déception qui m'a étreint le cœur m'a fait comprendre que la joie que j'éprouvais à enseigner et à transmettre mon art, relevait peut-être d'arcanes que j'avais naïvement étouffés.

J'ai passé la porte, reçu les salutations et les sourires de ces visages levés vers moi, et conduit ma classe comme si de rien n'était, mais la tristesse écliprait pour moi, tout le reste.

CHAPITRE 2

Les yeux ouverts dans le noir, je ne dors pas. Quand j'ai retiré mes vêtements pour me coucher, un papier plié a voleté à terre. Comment a-t-il pu se glisser là ? Griffonné à la hâte, il disait :

"Je dois vous parler. C'est important. S'il vous plaît, rejoignez-moi demain à 11 heures à la bibliothèque Laurentienne... M."

J'ignore ce qu'elle prévoit, je lui en veux du risque qu'elle a pris, de celui qu'elle m'a fait prendre à mon insu, même si je lui sais gré d'avoir signé de sa seule initiale. Je n'irai pas ! Je soupçonne quelque manœuvre pour tenter de me séduire, bien que j'ai jusqu'ici résisté à ses invites, et au charme espiègle qu'elle déploie pour me circonvenir.

La pauvre enfant... Comme je regrette de ne pouvoir l'éclairer sur ma véritable nature, et lui éviter ainsi une piteuse déconvenue. Mais, l'habit que je porte aurait dû suffire à freiner ses élans. Il faut croire qu'elle n'y attache guère davantage d'importance que moi, ce qui, je rougis de l'admettre, me la rend d'autant plus digne d'estime.

J'avais bien pressenti de sa part, dès le début, une inclination particulière, mais je n'avais voulu y voir que de l'enthousiasme lié à la discipline que j'enseigne, et à son goût prononcé pour le dessin, dans lequel elle excelle.

Hélas, les jours passant, il a fallu me rendre à l'évidence : la donzelle en avait après moi, et ne s'en laissait pas conter.

Avant-hier, souffrante, elle avait été reléguée à l'infirmerie, nonobstant ses protestations. Cet après-midi, encore un peu pâle, elle était au rendez-vous et je reconnais l'avoir cherchée du regard, sitôt le seuil passé, et n'avoir cédé à l'apaisement qu'après avoir croisé son œil inquisiteur et malicieux. Elle m'attendait...

Abusant de l'indulgence que son sort peu enviable de jeune fille pauvre, brillante et sans appui m'inspire et du sentiment protecteur qu'il infère, elle m'enveloppe constamment de ses menées offensives, contre lesquelles j'affecte de me rebeller, faussement sévère, de fait d'une clémence scandaleuse et embarrassée...

Nouvelle recrue de l'Ospedale (je n'ai pas précisément compris les tenants et les aboutissants qui l'ont vue s'y réfugier, elle aussi venue de France par un mystérieux transfert, voici deux semaines seulement), elle détone en tous points. Spirituelle au-delà de la moyenne, pétillante, solitaire, aimable toutefois, et douée d'une belle insolence qui me remue plus que je ne saurais l'avouer.

Et ravissante, au demeurant... De longs cheveux lisses d'un châtain inégal, dont le chignon strict imposé par la règle ne parvient pas à dompter quelques mèches rétives, des yeux verts pailletés de brun, sauvages, sublimes... Des traits volontaires, nuancés par une fossette au creux de la joue,

quand elle rit. Petite, mais avec une personnalité si marquée qu'elle en impose terriblement.

Je bénis les dieux de n'avoir pas la charge d'en assumer la responsabilité, encore que la postulante promue à cette tâche, soit la preuve vivante que la niaiserie la plus épaisse n'est pas dans l'Église contemporaine un obstacle à la supervision des jeunes âmes qui lui sont confiées. *Requiescamus in pace...*

A 26 ans, je serais bien en peine, si je devais maîtriser jour et nuit, ce feu follet étourdissant. Aujourd'hui même, elle m'a donné bien du fil à retordre. Comme j'annonçais que nous allions aborder pour la première fois la peinture "à fresca", je l'ai vue s'agiter, lever la main, et contester :

- Mais nous devons sortir, n'est-ce pas ? Vous aviez promis que nous irions au Duomo, découvrir et expérimenter les bases de la perspective !
- C'est vrai, mais ce n'est que partie remise, nous travaillerons la perspective une autre fois.
- N'est-ce pas mettre la charrue avant les bœufs ? Vous voulez nous faire peindre alors que nous ignorons les fondements du dessin ?
- Ce n'est pas grave, Marie. Cet après-midi, nous ne chercherons pas à réaliser une œuvre aboutie. Je souhaite juste vous montrer la technique de la fresque et vous donner l'occasion de manipuler les couleurs. Vous-même, êtes bien assez experte dans l'art du tracé pour en tirer tout le parti nécessaire.

- N'avez-vous pas plutôt reçu l'ordre de nous garder recluses, et le changement de programme n'est-il pas qu'un prétexte commode pour endormir notre méfiance et nous tenir, une fois de plus, écartées du monde ?

Ses yeux lancent des éclairs. Curieusement, il me semble y lire de l'effroi, plus que de la colère. Je lui réponds d'un ton vibrant, voilé par l'appréhension que l'on ne m'entende :

- Détrompez-vous, mademoiselle ! L'enseignement que vous recevez devrait se limiter au dessin pur, seul jugé par les instances auxquelles j'obéis, convenable à votre sexe. J'ai obtenu, à la suite d'âpres négociations, de vous faire bénéficier d'une initiation à la peinture. J'ai préféré hâter l'affaire, de crainte qu'on ne se rétracte...

M'accordant une moue contrite, elle pousse un petit "Ah !" de désespoir, murmure une vague excuse, et sort en courant de la pièce.

D'abord bouche bée, j'intime à ses camarades :

- Choisissez un motif, et tracez-en les contours au charbon sur le mur ! Je reviens...

Et je file à sa poursuite. Après quelques minutes de recherches infructueuses, j'entends une voix étouffée, en provenance de l'oratoire. Je l'y découvre en effet.

Me tournant le dos, elle parle seule par intermittences, en termes déconcertants.

- Je m'en fiche ! Il me faut un détecteur de longueurs d'ondes, fissa ! (...) Débrouille-toi ! Sinon, je suis cuite. Oh ! Zut...

Se retournant brutalement, elle s'est trouvée nez à nez avec moi, et se tait brusquement interdite. Je sais peu de choses à son sujet. En particulier, j'ignore de quand date son statut d'orpheline et je me demande si un deuil récent n'aurait pas quelque peu affecté son entendement...

A tout hasard, j'interroge :

- Comment vous sentez-vous ?
- Je me porte à merveille, je vous remercie.

La péronnelle semble avoir repris ses esprits.

- Pourquoi avoir quitté la classe ?
- Je ne crois pas à vos sornettes. Finalement, vous êtes de leur côté...
- C'est faux ! Vous ne savez rien...
- Alors, éclairez-moi.
- Je vous l'ai dit... J'avais peur qu'on déclare mon initiative trop audacieuse.
- Vraiment ? Ce n'est pourtant pas comme si vous nous faisiez dessiner des nus d'après modèle !
- Marie !

- Eh bien quoi ? Nous devons rester confinées, prétendument à l'abri du monde et de ses turpitudes, de fait condamnées à ces murs étroits. On nous accorde un semblant de privilège, en réalité on nous tient soigneusement à l'écart : il faut dessiner des vases, des draperies, et vous voudriez me faire croire qu'en nous autorisant l'usage des couleurs, vous vous montrez sacrilège !
- C'est pourtant bien le cas !

Je comprends sa colère, et si elle savait combien je la partage ! Mais je n'ai pas d'alternative.

- Vous avez raison, je vous ai menti... Mais pas comme vous l'imaginez. Je n'ai pas obtenu la permission de vous faire peindre. Je ne l'ai pas demandée car je ne l'aurais pas eue. Il n'y aura peut-être pas d'autres cours après celui-ci, en tout cas, pas avec moi. Surtout après votre scandale, si des échos parviennent jusqu'à votre supérieure...

Je n'aurais pas dû lui en faire le reproche, je la vois chanceler, quand soudain un voile noir s'abat devant mes yeux. L'indignation m'a échauffé les sangs, et ce fichu corset me serre en contraignant ma respiration. Je m'effondre comme une brique qu'on lâcherait au fond de l'Arno.

Quand je reprends mes esprits, une odeur aigrelette dans les narines et les pépiements affolés de l'infirmière qui loue le Seigneur de ma résurrection dans les oreilles, Marie a

disparu. J'apprends par bribes qu'elle a donné l'alerte. Dieu soit loué, la nonne avait interdiction de me toucher, et les sels ont vite agi.

Malgré les recommandations de rentrer me reposer, je retourne parmi mes élèves, avec une Marie attentive et discrète, sans doute impressionnée par mon malaise. Cependant, lorsque le cours se termine, elle s'arrange pour rester la dernière, traînant pour rassembler ses affaires.

Je pourrais faire semblant de ne rien voir, mais je dois fermer et rendre la clé à la bibliothécaire. Je me plante devant elle, l'air austère. Elle finit de ranger ses pinceaux, son regard défiant le mien, avant de plonger dans sa besace ostensiblement ouverte. Je ne peux m'empêcher d'y jeter un œil pour y découvrir avec effarement un exemplaire corné du confidentiel *"De revolutionibus orbium coelestium"* de Copernic, où il expose sa théorie, contraire à la Bible, d'une Terre mobile autour du soleil !

Je sursaute :

- Marie ! Mais... Comment... ?

Elle sourit :

- Vous ne voudriez pas le savoir...
- Oh ! Marie, Marie... Voilà moins de trois mois que Giordano Bruno a péri sur le bûcher de l'Inquisition, à Rome, pour avoir soutenu des thèses semblables.

- Ne vous inquiétez pas...
- Bien sûr que si ! Il faut vous débarrasser de ce livre !

La sœur bibliothécaire, impatiente, entre pour récupérer sa clé. Je quitte Marie contre mon gré, sans avoir pu argumenter et la convaincre des dangers qu'elle encourt.

Cette enfant trop intelligente est en train d'abrégéer mon existence, sinon la sienne ! J'irai demain à la Laurentienne...

CHAPITRE 3

J'ai quitté incognito mes coreligionnaires de San Marco avant l'office de sexte, me hâtant dans les ruelles lumineuses jusqu'à l'église San Lorenzo. Me cachant dans l'ombre des colonnes, j'ai traversé le cloître attenant, grimpé en tapinois l'imposant escalier jusqu'à la salle de lecture de la Médicéenne, par bonheur vide à cette heure.

J'y retrouve la sérénité coutumière, la pureté de lignes que j'aime tant, avec l'odeur de vieil encaustique, qui m'ont maintes fois fait me sauver de ma cellule et m'introduire clandestinement dans l'enfilade, longue comme une nef, de bancs et de lutrins de bois. Mon existence tourmentée extorque dans ce silence recueilli, ses seuls moments de quiétude et de douceur.

Cette fois, pourtant, l'apaisement rituel n'est pas de mise, mon cœur s'emballe à la pensée de la confrontation prévue. Par quelle coïncidence a-t-elle donc élu ce lieu, pour moi cher entre tous ?

L'œil rivé au pavage bicolore, je remonte l'allée d'un pas décidé, et sursaute violemment au murmure inattendu, tout proche :

– Merci...

Je la heurte presque en relevant la tête et j'apprécie qu'elle ne pousse pas son avantage, reculant à distance respectueuse. Plutôt dans l'expectative, j'attaque bille en tête :

- Que voulez-vous ?

Un brin désarçonnée, elle écarte les bras, hausse les épaules, et finit par lâcher dans un demi-sourire :

- Vous devriez respirer... Vous asseoir, peut-être...
Bon, j'y vais. Pour commencer, je sais ce que vous dissimulez. Non, ne prenez pas la peine de nier. Hier, pendant votre évanouissement, avant de prévenir l'infirmière, j'ai un peu défait votre habit, vous étiez si pâle. C'est là que j'ai glissé le billet qui vous a conduite ici.

Mes jambes flageolent... Presque vingt ans à garder ce secret solitaire, et me voilà soudain confondue, à la merci d'une inconnue dont j'ignore les intentions et les projets.

Elle me retient d'une main secourable et il me semble deviner dans son geste qu'elle ne me veut pas de mal, et même qu'elle compatit à ce que j'ai pu endurer du fait de ma supercherie. Étrangement, le soulagement qui s'ensuit fait place, un court instant, au regret fugace de l'attirance désormais hors de propos, qu'elle m'avait laissée entrevoir...

Elle reprend :

- A mon tour de vous divulguer qui je suis. Je vous préviens, c'est difficile à croire...

Elle soupire, comme accablée d'avance. Je la dévisage avec insistance.

Prenant son souffle, elle annonce :

- Je ne m'appelle pas Marie. Mon vrai nom est Tess. Je viens du futur.

Elle ferme les yeux, les ouvre à nouveau et les plante dans les miens, stupéfaits.

- Je sais que ça paraît insensé, que vous devez me croire folle... Je peux vous prouver ce que j'avance, mais je ne veux surtout pas vous effrayer. Je ne sais pas par quel bout commencer pour vous expliquer pourquoi je suis ici, avec vous, et pourquoi je veux vous ramener avec moi à mon époque.
- Marie...
- Tess !
- Tess, d'accord. Je... Vous... Sacrebleu, ce que vous dites n'a aucun sens !
- Je sais. Laissez-moi cependant vous montrer quelque chose...

Elle s'approche, tenant dans ses mains un cadre rectangulaire de petite taille, brillant, sur lequel elle pousse un bouton. Elle me jette un regard furtif, se penche sur le

cartouche, qui émet à présent une lumière bizarre, et se met à lui parler :

- Papa, tu me reçois ? Papa... réponds !

Un brusque sourire éclaire son visage, tandis qu'elle me tend l'incroyable objet où, sidérée, je vois une image prodigieusement réaliste, le tableau génial et animé d'un homme curieusement vêtu, dont j'entends alors la voix :

- Qu'y a-t-il ?
- Lance la procédure de retour d'urgence. Je m'apprête à rentrer de façon imminente !
- Où en es-tu de ta mission ?
- C'est en cours. J'ai bon espoir. Accordez-moi encore quelques minutes, une demi-heure tout au plus...

Je sors de ma suffocation pour m'exclamer :

- Hé ! Quelle mission ? Une demi-heure ? Est-ce à dire que vous pensez d'ici une demi-heure me convaincre de vous suivre dieu sait où, et surtout dieu sait quand ?

Elle sourit :

- Vous convaincre ou vous contraindre...
- Je voudrais bien voir ça !

Elle me désigne d'un air détaché l'autre extrémité de la bibliothèque, où tonne instantanément une voix furibonde :

- Que faites-vous ici ?

Fatalité ! La supérieure de l'Ospedale, en compagnie de mon propre abbé, se tient dans l'embrasure de la porte, à quelques dizaines de mètres seulement.

Tess attrape mon coude, la mine triomphante.

Je me raidis.

- Attendez !
- Attendre ? Vous êtes folle ! Vous m'avez compromise, le bûcher nous attend !
- Mais non, ils voudront simplement vous cloîtrer.
- Je suis déjà cloîtrée, réfléchissez un peu ! Ils voudront vous émasculer, comme ils ont fait à Pierre Abélard, et quand ils découvriront vos petites cachotteries, nous sommes bonnes pour un procès en sorcellerie et son épilogue classique.
- Ça n'arrivera pas. Je vais leur parler ! Ma réputation est sans tache...

Elle lève les yeux au ciel, pousse une exclamation misérable, et soudain, avec une lueur diabolique dans le regard :

- Plus maintenant !

Avant de jeter son bras autour de mon cou, et de coller ses lèvres aux miennes, chaudes et douces, m'empêchant de résister...

Un bruit de sandales courant sur les pavés, des cris, précédant d'une seconde, l'éclair aveuglant qui anéantit tout.

CHAPITRE 4

Émerger du néant. Mieux que Vénus sortant de sa coquille, être projetée ex-nihilo au milieu du Nouveau Monde, sans les affres de la traversée, si on excepte une vague nausée et un mal de tête persistant... M'ébrouer, tâter mes os, partir en quête de mes dernières pensées cohérentes (vaine illusion) juste avant d'être happée par la sollicitude de visages inconnus, penchés sur moi.

Assise à même le sol, une sorte de carrelage doux et souple au toucher, blanc, soutenue par un homme à l'expression sévère, en qui je finis par reconnaître l'étrange personnage du tableau, celui que Marie appelait "papa". Ses yeux sont enchâssés derrière deux lentilles de verre. Brun, court de poil, l'air soucieux, vêtu d'une longue redingote blanche, il cherche mon poulx en marmonnant :

- Si ta fille était un peu plus disciplinée, on n'en serait pas là...

Un soupir exaspéré lui répond et je découvre alors, agenouillée près de moi, une femme à la figure de madone, encore jeune malgré la maturité des traits, qui tapote doucement mes mains en un geste rassurant.

Elle persifle :

- Charles, si tu te dispensais de considérer ma fille, qui est aussi la tienne, comme un cobaye de premier choix pour tes expériences douteuses, elle n'aurait pas eu besoin d'improviser pour survivre !

Une voix familière, bien qu'un peu lasse, proteste :

- Vous ne voulez pas arrêter votre cirque, là ? Vous ne trouvez pas qu'il y a plus urgent ? Occupez-vous plutôt de Raphaëlle, après ce qu'elle vient d'encaisser, un minimum de concertation ne serait pas de trop ! Comment va-t-elle ?

L'angoisse perceptible dans le ton, m'arrache un sourire. L'entendre m'a rassérénée, je ne suis plus tout à fait en terre inconnue... Je vais bien...

Sa mère, pleine d'entrain, se rétablit sur ses pieds et me tend la main, pour m'aider à me relever :

- Mady Mc Pherson, charmée. Bienvenue en 2114 !

2114 ! Rien que ça...! Toujours un peu sonnée, j'ajuste ma vue, regarde autour de moi... Rien dans la pièce où je me trouve ne m'est familier : meubles, formes, matériaux, objets... même la coupe des vêtements des parents de... Tess ne ressemble à quoi que ce soit de réel...

Je me pince très fort, lâche un "aïe" surpris, avance en tremblant ma main vers celle tendue... Et...

Je la touche ! Elle existe, je sens sa paume sur la mienne, ses doigts qui se referment sur mon poignet, je vois Mady Mc Pherson sourire d'un air amusé, mais compatissant, avant de me hisser vers elle, me maintenant d'un bras ferme autour de la taille. Elle tire une chaise et me la propose. Je m'y laisse choir comme un sac, les mains sur les genoux, tremblant comme une feuille de la tête aux pieds, incapable de prononcer la moindre parole.

Elle, après un long regard à son époux et une mimique d'agacement, prend un autre siège et s'assied en face de moi, lui intimant de sortir, d'un simple signe de tête.

Comme il fait mine de protester, elle le coupe net :

- Tais-toi, s'il te plaît. Tu reviendras dans un moment, monsieur le grand savant. Pour l'instant, tu me laisses prendre soin de notre invitée, ou je te préviens que je n'hésiterai pas à pulvériser ta console ! Tout ça peut bien attendre quelques heures de plus, non ?

Charles Mc Pherson, si c'est bien son nom, ouvre la bouche, la referme d'un air piteux et sort, les épaules basses. Sa femme éclate d'un joli rire cristallin en le suivant du regard, et se tourne vers moi, une larme joyeuse au coin de l'œil.

- Ne faites pas attention, c'est un ours. Quand il travaille à ses recherches, il n'est plus qu'un cortex cérébral !

A mon air perplexe, elle reprend :

- Pardon, j'oubliais... Je veux dire que la science le passionne tellement qu'il met alors tout sentiment humain sous le boisseau.

Je souris de même :

- Oh... Je comprends... Je connais ça aussi...

Elle s'inquiète :

- Comment vous sentez-vous ? Mal quelque part ?
- Un peu à la tête, rien de grave. Par contre...
- Oui ?
- J'ai l'intime conviction d'être devenue totalement démente !
- Okay... Je veux dire... bien... C'est à dire, non ! Ce que vous ressentez est logique. J'ai demandé à mon mari de sortir pour prendre le temps de vous expliquer ce qui est arrivé et vous certifier que vous n'êtes pas folle. Vous allez devoir m'accorder votre confiance. Vous croyez que vous pourrez ?

J'entends un semblant de soupir dans le fond de la pièce. Je me retourne. Allongée sur une banquette, la tête reposant sur un coussin, pâle et les yeux cernés, Tess nous regarde gravement. J'avais oublié sa présence. Etonnée, je ne peux détacher mon regard de ses yeux, soudain plongés dans les miens comme une dague dans un cœur...